

Cécile Huguenin, *Passages du désir*
Éditions Héloïse d'Ormesson, 2017

ACTE I
LA Foudre de Jupiter

TITUS, JEUDI 3 DÉCEMBRE 2020

« Mon histoire à Zanzibar a commencé par un rêve, s'est déroulée comme un conte et se termine en cauchemar. »

Cette phrase, écrite à la main dans un cahier à demi calciné, est tout ce que l'on a retrouvé de Clara Davidson, dans les décombres de l'incendie qui a détruit sa maison.

Cette active septuagénaire, ressortissante française, veuve du couturier et créateur de la célèbre marque de prêt-à-porter La Ronde des fées, se rendait fréquemment à Zanzibar pour des actions humanitaires. Elle avait fini par s'installer définitivement dans l'archipel et depuis trois ans proposait des chambres d'hôtes très appréciées par une clientèle essentiellement féminine.

On m'informe à l'instant que l'hypothèse d'un acte malveillant vient d'être confirmée. Les premières investigations n'ont heureusement décelé aucune victime. Mais nous sommes sans nouvelles de Clara Davidson, à ce jour introuvable.

Le visage lisse du présentateur est remplacé par une image qui emplit l'écran. C'est un cahier convulsé, dont la couverture, qui a dû être bleu turquoise, est striée de traînées noirâtres. Image suivante. Le cahier est ouvert à la première page, intacte. La phrase citée en ouverture de ce fait divers s'étale un bref instant sur deux lignes clairement lisibles. Signes noirs sur fond blanc.

Et maintenant le reste de l'actualité...

Quelques secondes de suspense et une vie tout entière vient d'être compressée, jetée en pâture à des milliers d'oreilles distraites, puis abandonnée pour laisser place à l'information suivante.

C'est le journal télévisé du 20 heures.

Qui peut bien se soucier de Clara Davidson ?

CLIC. TITUS VIENT D'APPUYER sur le déclencheur. Il fait ce geste mille fois par jour depuis qu'il a, par un heureux hasard, découvert son style photographique. Il préfère dire *inventé*. Il n'a jusqu'à présent partagé avec quiconque sa trouvaille, qu'il nomme *pick bits*, raccourci anglicisant et approximatif de voleur de fragments. Chaque prise est le produit d'une impulsion autoritaire qui coordonne ses yeux et son geste pour capter la scène qu'il ne peut pas manquer. Photographier un écran de télévision est pour lui une première, mais il a fini par acquérir, sans trop savoir comment, des réflexes de professionnel.

Vingt-quatre images pour faire une seconde de film, appareil réglé au quinzième de seconde. Planté devant l'écran, Titus mitraille. Il tient cet objet à bout de bras, comme un trophée arraché à la concurrence de l'information. Un scoop. Un fragment de vie, un fragment de femme. Les clics se succèdent tandis que le cliquetis des cuillers dans les assiettes s'impatiente.



« Titus, à table ! »

Le téléviseur impose sa carcasse démodée sur le comptoir de la cuisine entre le grille-pain et la cafetière électrique. Les parents de Titus avaient cédé, il y a bien longtemps, à l'engouement nouveau pour cet engin qu'ils ont bientôt détesté. Après avoir visionné quelques journaux télévisés en soupirant, son père avait affirmé que ce genre d'information ne permet pas de se construire une pensée, la presse remplissant amplement la fonction. Une négociation familiale avait été engagée, un compromis satisfaisant adopté. Désormais, on exilerait l'appareil à la cuisine, où l'on dînerait le jeudi soir pour regarder le bulletin du 20 heures. Un soir par semaine, c'était bien suffisant. Sa mère, qui avait établi une relation personnelle avec les dieux de la mythologie, approuva, parce que le jeudi, c'est le jour de Jupiter, de sa foudre et de ses grosses surprises.

« Titus, on t'attend ! »

Lorsque sa mère l'appelle de sa voix frêle qui force légèrement sur les aigus pour affirmer un semblant d'autorité, Titus a toujours l'impression qu'elle s'adresse à son chat. Il aurait bien préféré qu'un matou eût hérité de ce maudit prénom.

Ce soir, Titus ne réagit même pas à la seconde invite. Il est statufié, comme hypnotisé par la voix du présentateur qui annonce la nouvelle entre un remaniement ministériel et une estimation de la courbe du chômage. Il est sous le charme d'une phrase énigmatique qui tourne en boucle dans sa tête.

« Mon histoire à Zanzibar a commencé par un rêve, s'est déroulée comme un conte et se termine en cauchemar. » Elle évoque le début d'un journal qui ne sera plus jamais intime, abandonné à l'avidité curieuse des amateurs de faits divers.

À l'insu des milliers de téléspectateurs, cette phrase mystérieuse a trouvé un réceptacle inattendu. Telle une flèche à la pointe empoisonnée, elle vient d'atteindre son cœur de cible en se fichant dans le placide univers intérieur de Titus. Ses vibrations intempestives provoquent en lui une éruption de fantasmes. Il quitte la table familiale agité de remous qu'il ne saurait nommer. Il subit l'attaque d'un essaim d'abeilles. Elles sont partout, plantent leur dard dans sa nuque, dans son cou, et s'infiltrent dans l'échancrure de son polo. Elles viennent se ficher dans la zone inerte de son cœur qui se met à tressauter comme un oiseau mécanique remonté à bloc.



Jusque-là, Titus se contentait de prolonger une fin d'adolescence confortable dans un état de sereine vacuité. Sans questions sur son passé, sans interrogations sur son avenir. N'ayant pas encore tenté une percée dans le monde, il ne s'était confronté ni à lui-même ni à la réalité. Seuls ses héros de bandes dessinées, Tintin et Corto Maltese, avaient eu le privilège de lui infliger frissons, angoisses et exaltation. Puis, grâce au bouquiniste de la rue voisine, il s'était aventuré dans des romans qui lui procuraient des émotions inégalables – des passions que la trop austère bibliothèque de ses parents n'aurait jamais pu lui faire ressentir.



Le retour dans sa chambre après le dîner familial est pour Titus une promenade rituelle. Quinze mètres de couloir séparent leurs deux univers. Soixante-quinze pas pour quitter l'un et entrer dans l'autre. Ce jeudi soir, il accomplit sa traversée plus lentement que d'habitude.

Ses parents lisent avec sérieux, écoutent avec attention les nouvelles du monde extérieur, mais ne manifestent aucune réaction. On dirait que les migrants et les conflits sanglants qui les font fuir, les bateaux qui chavirent, le chômage et la pauvreté glissent sur eux sans les égratigner. Ce soir, ils n'ont pas manifesté le moindre intérêt pour cette femme disparue. Il paraît que l'émotion face aux drames se mesure en kilomètres. Plus c'est loin, moins on se sent concerné. Alors, Zanzibar!

Pour Titus, ce n'est plus un couloir qui le sépare de ses parents, mais une sorte de brèche qui va s'élargissant à mesure qu'il avance. Quelque chose s'est passé, ce soir. Une longueur d'onde nouvelle.

Debout au milieu de sa chambre, les pieds écartés, posés sur le sol, comme si la terre tremblait, il cherche son équilibre. Un frisson parcourt son corps, lui donnant une consistance inhabituelle. Il se compare à ses parents et constate que la raison et le raisonnable les gouvernent. Il laisse monter en lui le besoin irrésistible d'être déraisonnable. Connaître le frisson de la peur et se lancer dans l'inconnu comme les héros de son enfance avec la fougue d'un garçon devenu grand.

Il veut faire durer encore et encore ces vibrations qui font battre son cœur plus vite et chahutent ses pensées bien rangées. Soudain, les couleurs se ravivent, les contours des objets s'affirment en courbes et en angles. Il se met à danser avec eux. Pour la première fois, Titus a envie d'avoir envie, à tort et à travers.

Ce jeudi soir, la foudre de Jupiter vient de s'abattre sur lui.



Titus s'était forgé la conviction que le coup de foudre n'est pas déclenché par la totalité d'une personne, mais par un détail. Le dessin d'une bouche, le contour d'un œil, la finesse d'une nuque, le geste d'une main, le galbe d'un mollet, l'empreinte d'un pied. Il les saisissait au vol à travers son objectif, les développait et aimait leur mystère.

Alors voilà, ce soir, c'est arrivé. Il vient d'être foudroyé par une phrase et par le désordre de ses propres émotions. La propriétaire de cette main, l'auteure de ces quelques mots, est une femme, comme celles de ses romans. Pas une dame comme sa mère et celles de son quartier, pas une fille qui passe sur le boulevard en se tortillant sur des talons trop hauts. Non, une *vraie* femme. Une héroïne, peut-être.

À l'époque lointaine où, trop intimidé par son père, il s'était mis à communiquer avec lui par des échanges épistolaires, celui-ci lui avait annoncé que cela pouvait arriver, sans pour autant lui donner de mode d'emploi.



Les papiers pliés en quatre qu'il glissait sous la porte du bureau paternel le matin avant de partir à l'école, et ceux qu'il trouvait au retour coincés dans l'embrasure de la sienne, sont restés ancrés dans sa mémoire.

Tout avait commencé par un élan de fierté infantile qu'il ne savait comment partager avec ce père inaccessible. Le premier message annonçait : *Je sais lire et aussi écrire, un peu.*

La réponse trouvée le soir même avait ouvert une voie entre ces deux êtres pudiques : *Alors écris-moi quand tu veux.*

Titus s'entraînait avec autant d'application pour en déchiffrer l'écriture haute et pointue – qui ne ressemblait pas à celle de la maîtresse – que pour formuler ses pensées. Il lui parlait des notes qu'il avait obtenues à l'école, de ses lectures... Ces échanges anodins recevaient ponctuellement une réponse, sans aucun commentaire sur l'orthographe de l'expéditeur, ce qui l'avait encouragé à continuer.

Il avait quelque chose sur le cœur qui le réveillait la nuit avec d'étranges cauchemars. Une chose entendue à l'école, lancée par des gamins malveillants qui savent blesser juste. Il osa un jour une longue phrase aussi difficile à confier qu'à écrire sans fautes : *Esske té mon vrai papa paske les autre ils dit que té 1 peu vieu.*

C'est surtout le dernier mot qui le laissait perplexe. Faisait-il partie ou non des gros mots interdits ? Et à la fin du mot, devait-il ajouter la lettre dont il n'était pas sûr ? Il avait tranché pour le raccourci, mais la chose était dite. Cette fois, Titus trouva que la journée passait trop vite.

Il avait sept ans.

Ce fut le seul message qui ne reçut pas une réponse de papier. Son père l'attendait à la sortie de l'école, vêtu d'un blouson de cuir qui sentait bon le neuf et coiffé d'une casquette qui cachait son crâne chauve. Titus prit sa main en s'assurant que les autres avaient tout vu. Ils firent un détour par le parc, mangèrent des pains au chocolat et tournèrent ensemble sur le manège de chevaux de bois. Tout ce qu'on fait avec un vrai papa. Les autres pouvaient dire ce qu'ils voulaient. Maintenant, Titus était rassuré.

Des années plus tard, ils reprirent une dernière fois la coutume tombée en désuétude. Titus, alors dans sa quinzième année, glissa cette question : *Est-ce que je suis normal ? Tous les autres ont des petites amies. Moi, les filles ne m'intéressent pas.*

S'ensuivit un va-et-vient de billets aussi intense que laconique :

Et les garçons ?

Non plus.

Alors ne t'inquiète pas, tout arrive à qui sait attendre. Tu sauras reconnaître l'amour lorsque tu le rencontreras.



Son père serait le premier étonné s'il découvrirait que sa prophétie est en voie de se réaliser sur un mode totalement incongru. Titus ne peut plus se contenter de fragments. Il veut connaître cette femme en entier. Le premier obstacle à franchir est de taille : partir à sa recherche. Plus besoin d'inspecter son miroir pour y lire ce que prédisent ses yeux. Ils sont déjà pleins de son avenir.

La boîte qui contient la pellicule lui brûle les mains. Le doute fait son retour en force. Et s'il s'était emballé pour rien ? Et si ces sensations délicieusement bouleversantes dont il se repaît encore n'étaient que du vent, aussitôt emportées ?

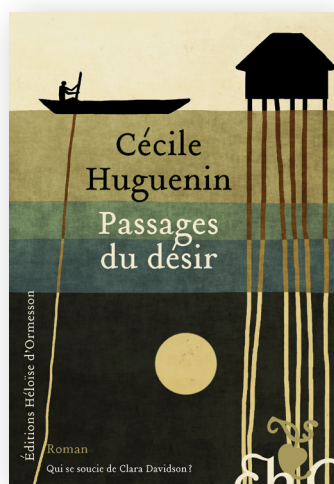
À vingt-trois ans, encore lové dans un confort factice, verrouillé par une obsession monomaniaque qui l'a isolé du monde, Titus est planté au milieu de sa chambre, telle une marionnette abandonnée par son montreur. Paralysé par l'hésitation. Hypnotisé par la collision d'aspirations contraires. Lui qui a été nourri à heures régulières par des repas équilibrés découvre la faim. Les crispations du ventre, le basculement du manque vers l'action et le besoin de cueillir, de chasser pour le combler. Ne reconnaissant pas la sensation, Titus nomma « faim » ce passage du désir.

Il n'est déjà plus en mesure de maîtriser cet ouragan qui pulvérise ses peurs. C'est si bon de sentir son cœur battre plus fort, son sang circuler plus vite pour propulser son être tout entier vers l'inconnu. Son corps s'est déjà mis au travail. Le cérémonial habituel a commencé sans lui. Dans le noir absolu, il a décapsulé le film et l'a chargé dans la spire. L'excitation de l'espoir prend la suite et conduit ses gestes.

C'est alors que, dans le halo rouge de la lumière inactinique, le miracle se produit. Titus, penché sur le révélateur, voit tout doucement apparaître un minuscule signe, invisible à l'œil nu, sur un écran de télévision. L'image a été capturée par son appareil.

Titus est le seul téléspectateur capable de déchiffrer, dans le coin supérieur gauche de la page, au-dessus de la phrase unique, un 3 entouré d'un cercle de la même encre.

[...]



Cécile Huguenin, *Passages du désir*
Roman

224 pages | 19 € | ISBN 978-2-35087-415-9

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2017 | www.heloisedormesson.com